

---

M A N U S C R I T

---

## ***UN COMMERCE DE RÊVES***

**d'Ingeborg Bachmann**

**traduit de l'allemand (Autriche) par  
Magali Jourdan et Mathilde Sobottke**

**cote : ALL25D1413**

**année d'écriture de la pièce : 1952  
année de traduction de la pièce : 2025**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :  
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international  
de la traduction théâtrale ».**

## **Personnages**

Laurenz  
Anna  
Mandl  
Directeur général  
Pepi  
Waldau  
Nowak  
Sperl  
Homme à l'orgue de barbarie  
Homme aux lames de rasoir  
Vieille femme qui vend des ballons de baudruche  
Poissonnier  
Policier  
Vendeur  
Passants  
Première téléphoniste  
Deuxième téléphoniste  
Troisième téléphoniste  
Premier interprète  
Deuxième interprète  
Troisième interprète  
Quatrième interprète  
Matelot  
Opérateur radio  
Première sirène  
Deuxième sirène  
et autres voix

*Bruits : le cliquetis d'une machine à écrire. Entrecoupé par deux coups de cloche provenant d'une église éloignée.*

MANDL. - Mais comment ça, déjà cinq heures et demie... Je crois qu'on peut s'arrêter là pour aujourd'hui.

ANNA, *en riant*. - Moi je n'ai rien contre, ces derniers jours nous sommes restés si longtemps. Vous n'avez pas l'impression d'en faire un peu trop de toute façon ? Vous êtes bien pâle, Monsieur Mandl !

MANDL. - Pâle ? Non, non, c'est juste la lumière. Il fait nuit si tôt. La lumière est mauvaise. On devrait faire en sorte qu'on nous change la lumière. Il paraît que les néons abîment les yeux.

ANNA. - Oui, c'est ce que j'ai lu récemment dans *L'Hebdo*. Je pense bien que c'était *L'Hebdo*. Il faudrait porter des lunettes noires avec cette lumière.

MANDL. - Mais non, arrêtez, vous ne voulez tout de même pas vous asseoir à votre bureau avec des lunettes noires ou vertes. Ça attirerait trop l'attention... Avez-vous la dernière phrase – « et nous nous permettrons de vous recontacter sous huit jours. Recevez l'assurance de ma plus haute considération... » ?

ANNA. - « Et nous nous permettrons de vous recontacter sous huit jours. Recevez l'assurance de ma plus haute considération... » Voulez-vous que je fasse signer la lettre par le chef avant de partir ? Le monsieur au manteau bleu n'est sûrement plus là.

MANDL. - Quel monsieur, quel manteau bleu... ?

ANNA. - Ce monsieur qui n'avait pas été convoqué et qu'on a quand même reçu. Vous n'avez pas remarqué son manteau ? Il était d'un bleu beaucoup trop clair, je n'avais encore jamais vu un tel bleu. Vous ne trouvez pas qu'un homme ne devrait pas s'habiller ainsi ?

MANDL. - Je n'ai pas vu le manteau, mais un bleu clair, je trouve aussi que... oui, je trouve que c'est... assez, ma foi...

ANNA. - Je vais déposer les copies tout de suite, souhaitez-vous les parapher en vitesse ?

MANDL. - Non, ce n'est pas nécessaire, ou bien si, donnez-moi ça.

*Bruits de papier.*

ANNA. - Sur la première page, j'ai fait une erreur, mais j'ai très bien réussi à la gommer, on la remarque à peine... Au fait, avez-vous vu le film au Forum, je trouve le titre si drôle : *À fond la gomme au septième ciel*. J'y pense parce que je parle de gommer... mais ça parle probablement de tout autre chose. Mademoiselle Kleemann m'en a parlé – apparemment ce n'est pas du tout un film spécial. Elle s'est beaucoup ennuyée. Mais je trouve le titre vraiment drôle. C'est autre chose pour une fois.

MANDL. - Ah bon, Mademoiselle Kleemann... qui est Mademoiselle Kleemann ?

ANNA. - Mais... vous ne la connaissez pas ? La blonde de l'administration ?

MANDL. - Non, je ne connais pas de blonde de l'administration.

ANNA. - Je parle de celle qui appelle toujours pour les comptes, elle remplace le deuxième représentant depuis trois semaines.

MANDL. - Ah oui, elle ! Mais je ne connais pas de blonde...

ANNA. - Bien sûr, si vous ne lui parlez que par téléphone !

MANDL. - Mademoiselle Anna, si vous pouviez en vitesse... je veux dire... si vous pouviez peut-être mettre un peu d'ordre ici et vous occuper des clefs... j'aimerais y aller... avant que les magasins ferment, j'aimerais... demain, c'est l'anniversaire de ma femme, ce serait bien que j'achète des fleurs... oui, ce serait peut-être bien que je trouve aussi...

ANNA. - Alors, filez. Ça ne me dérange pas de rester quelques minutes de plus, ça n'a vraiment aucune importance.

MANDL. - Je vous suis très reconnaissant... Et si jamais le chef a encore besoin de moi, dites-lui... Non, ne lui dites rien, pourquoi je ne partirais pas à l'heure pour une fois, je suis à l'heure tous les matins. (*Il enfile son manteau.*) Et voilà, encore un bouton qui se détache – est-ce que les boutons de votre manteau se détachent aussi constamment ? Je couds moi-même les boutons, je pense que tous les hommes devraient savoir le faire, on ne peut pas être dépendant des femmes pour tout.

ANNA, *glousse, très timidement.* - Mais pour les boutons, vous pourriez me laisser essayer. Mes boutons à moi ne sont pas lâches. Non, vous êtes rudement drôle. Cela ne fait pas de vous quelqu'un de dépendant, je veux dire des femmes, c'est vraiment drôle, vous dites parfois des choses si drôles...

MANDL. - Bon, au revoir, et ayez la bonté de... comme je disais... (*Ses pas s'éloignent.*)

ANNA, *lui crie.* - Au revoir ! (*Elle soupire.*)

*Courte pause. Puis une porte s'ouvre.*

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL, *organe désagréable.* - Vous n'avez pas entendu, je vous ai appelée à deux reprises, pourquoi ne décrochez-vous pas ?

ANNA. - Oh, je ne sais pas. Ça n'a pas sonné ! Peut-être avez-vous fait un mauvais numéro, non, vraiment, ça n'a pas sonné, je ne me suis pas absenteé un seul instant, pas même d'un pas.

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Il n'y a plus personne ? Où est Monsieur votre supérieur ? Il a déjà pris le large, ou quoi ?

ANNA. - Il va bientôt être six heures...

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Tiens, il va bientôt être six heures ! Tiens, tiens. Il va être six heures. Vous savez donc toujours exactement l'heure qu'il est. On pourrait croire que vous regardez l'heure toute la journée. Mais laissez-moi vous dire que le temps ne passe pas plus vite quand on regarde constamment l'heure. Le temps ne se laisse pas chasser, il est précis, très précis, bien plus précis que Monsieur votre supérieur.

ANNA. - Je n'ai pas regardé l'heure ; j'ai simplement entendu les cloches de l'Église franciscaine. La cloche est très forte, et nous laissons la fenêtre légèrement entrouverte.

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Il fait déjà un froid de canard, fermez immédiatement la fenêtre. Je vais prendre froid.

ANNA. - Oui, l'automne est frais cette année, mais nous pouvons nous estimer heureux qu'il ne fasse pas plus froid, on peut encore très bien se promener le manteau ouvert. Je porte même encore des chaussures d'été... mais bien sûr, quand on a les bronches très sensibles, il faut toujours faire attention, on peut prendre froid si facilement, il y a des gens qui prennent froid même en été ; j'ai lu récemment quelque chose sur ce genre de rhumes, ça peut être assez dangereux, je crois bien que je l'ai lu dans *Une fenêtre sur le monde* – cela dépendrait surtout du changement de température qui varie d'une pièce à l'autre. C'est drôle que ce soit si dangereux, même en été, et maintenant nous sommes déjà en octobre, et on peut encore être assis en terrasse le soir, mais il faut quand même parfois faire attention.

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Mais fermez enfin cette fenêtre !

ANNA. - Il n'y a qu'une fente très étroite par laquelle l'air s'engouffre, en soi c'est une bonne chose de faire entrer un peu d'air quand ça fume autant, ces messieurs fument toujours autant, je suis contente de ne pas avoir pris l'habitude de fumer, j'ai déjà été à deux doigts de le faire... mais je suis quand même très contente maintenant...

*Elle ferme la fenêtre.*

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Est-ce qu'au moins Laurenz est encore là ?

ANNA. - Oui, évidemment, je crois qu'il n'est jamais parti avant vous depuis toutes ces années. Il est pour ainsi dire toujours là. (*Elle rit, très réservée.*)

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Tiens donc, il est toujours là ! Que fait-il « toujours là » ? Je n'aime pas beaucoup que les gens me prouvent qu'ils sont « toujours là ». C'est crispant d'être « toujours là ». Ce n'est pas comme ça qu'on m'impressionne. Chez moi, seule la performance compte... Uniquement la performance !

ANNA. - Oh, il est très travailleur et si modeste, et il trouverait ça étrange que quelqu'un remarque qu'il est toujours là et qu'il est si travailleur ; en fait personne n'a jamais un mot de reconnaissance pour lui, et si quelqu'un lui disait quelque chose, ça aussi il le trouverait probablement étrange. J'ai dû échanger en tout et pour tout trois mots avec lui, mais j'ai quand même l'impression – non, j'exagère, j'ai bien sûr échangé plus de trois mots avec lui, en l'espace de deux ans il y aura sans doute eu beaucoup plus de mots. Je voulais simplement dire qu'on a l'impression de ne pas avoir échangé plus de trois mots avec lui, ça dit presque tout...

*Le téléphone sonne.*

ANNA, décroche le combiné – au directeur général. - Excusez-moi. Dans le téléphone... Allô, oui, non, il est déjà parti. Monsieur Laurenz, pourriez-vous passer un instant, oui, j'ai quelque chose pour vous, ce serait trop aimable si vous pouviez vous en charger. (*Elle rit.*) Raccroché ! Il arrive... (*Elle raccroche le combiné.*)

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Dites-lui qu'il peut partir, je préfère de loin qu'il parte plutôt qu'il ait l'audace de faire toutes ces heures supplémentaires. Apportez-moi mon manteau. Laurenz fermera.

ANNA. - Oui, tout de suite. (*Ses pas s'éloignent.*)

LAURENZ, la porte s'ouvre, des pas se rapprochent. - Bonsoir... Mademoiselle Anna... n'est plus là ?... Elle voulait sans doute que je vienne chercher la machine à écrire, elle doit être réparée demain... le E s'imprime trop faiblement.

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. - Mm-mm.

ANNA, en revenant. - Voilà, tenez, j'ai aussi trouvé vos gants, je savais que vous aimiez les poser sur le rebord de la fenêtre... je trouve ça vraiment original.

LE DIRECTEUR GÉNÉRAL. – Original ? Quoi ? Hum. Bonne nuit, et ne tardez pas trop.

ANNA ET LAURENZ, simultanément. - Bonne nuit, Monsieur le Directeur général.

ANNA. - Monsieur Laurenz, vous pouvez y aller, c'est ce que je voulais vous dire, le chef pense que vous ne devriez pas toujours être le dernier à quitter la maison. Vous savez, il est parfois très subjectif, peut-être qu'il se fâcherait si vous n'étiez pas le dernier à partir, mais là, il se fâche parce que vous êtes le dernier... Ne le prenez pas mal, je crois de toute façon que vous devriez tout prendre plus à la légère.

LAURENZ. - Oui, oui, je comprends... non, en fait je ne comprends pas, mais c'est gentil de votre part, Mademoiselle Anna, vous êtes toujours si aimable... si affable envers moi. Oui.

ANNA, ses pas s'éloignent jusqu'à la porte, là elle se retourne encore une fois. - Et n'oubliez pas de retirer les clefs et de les donner au portier. Bonne nuit. (*La porte se ferme.*)

LAURENZ, seul, pour lui-même. - Bien sûr, je n'ai jamais oublié... La machine à écrire. Il tape sur quelques touches de la machine. On le voit à peine, le E... la fenêtre est déjà fermée... Actionne encore une fois la poignée de la fenêtre. Les clefs... (Il sort, ferme à clef, continue dans le couloir, ouvre le robinet, se lave les mains, chante.) L'est temps, l'est temps, vite dans les flots,

Il se fait sombre sur la terre, et clair dans l'eau...

L'est temps, l'est temps...

Et voilà... le robinet, eh bien... l'installateur pourrait quand même... il n'arrête pas de goutter... et voilà... Tiens donc... Qui a pu... le savon... ah, c'est Tremmel qui a dû l'oublier... du savon Lux... et voilà, mm-mm. (Il se séche les mains.)